
Guerre, goutte et géhenne : les maux du *Passe-temps* de François Le Poulchre de La Motte-Messemé

War, Gout and Torture : Woes in François Le Poulchre
de La Motte-Messemé's *Passe-temps*

Lou-Andréa Piana



Pour citer cet article

Lou-Andréa Piana, « Guerre, goutte et géhenne : les maux du
Passe-temps de François Le Poulchre de La Motte-Messemé »,
dans *Fabula-LhT*, n° 31, « Corps souffrant, corps politique », dir.
Aurélien d'Avout et Yohann Deguin, Avril 2024, URL : [https://
fabula.org/lht/31/piana.html](https://fabula.org/lht/31/piana.html), article mis en ligne le 29 Avril 2024,
consulté le 10 Juin 2025, DOI : <http://doi.org/10.58282/lht.4277>

Lou-Andréa Piana, « Guerre, goutte et géhenne : les maux du *Passe-temps* de François Le Poulchre de La Motte-Messemé »

Résumé - *Le Passe-temps* de François Le Poulchre de La Motte-Messemé, œuvre « bigarrée » de la fin du xvie siècle à la croisée du recueil de nouvelles et des essais, repose sur une succession d'anecdotes empruntées aux souvenirs de l'auteur et d'exemples antiques. La représentation de corps souffrants y est particulièrement insistante et contribue à la condamnation par Le Poulchre des guerres civiles et de la violence des exécutions. Ancien soldat souffrant de la goutte et catholique modéré, Le Poulchre propose un discours moral et pratique, exprimant des opinions qui l'apparentent aux « politiques ». L'omniprésence de la souffrance malgré la variété du texte paraît offrir un prisme pour étudier le « discours bigarré », genre littéraire ambigu souvent relégué au rang des *minores* et à l'élaboration duquel participe *Le Passe-temps*.

Mots-clés - Discours bigarré, Guerres civiles, Le Poulchre (François), XVIe siècle

Lou-Andréa Piana, « War, Gout and Torture : Woes in François Le Poulchre de La Motte-Messemé's *Passe-temps* »

Summary - François Le Poulchre de La Motte-Messemé's end-of-the-sixteenth-century *Passe-temps*, a « motley » piece of work straddling between the *novella* collection and the *essais*, presents a series of anecdotes drawn from the author's memories as well as examples from antiquity. The representation of suffering bodies is particularly insistent here, and conveys the sense of Le Poulchre's condemnation of the civil wars and of violent executions. A former soldier suffering from the gout, and a moderate Catholic, Le Poulchre provides a moral and practical discourse, expressing opinions similar to those of the "Politics". The omnipresence of suffering, despite the textual variety, seems to offer a lens to study "motley discourses", an ambiguous literary genre, often dismissed among *minores* and in whose elaboration the *Passe-temps* is taking a part.

Keywords - Civil wars, Le Poulchre (François), Motley discourse, Sixteenth century

Guerre, goutte et géhenne : les maux du *Passe-temps* de François Le Poulchre de La Motte-Messemé

War, Gout and Torture : Woes in François Le Poulchre de La Motte-Messemé's *Passe-temps*

Lou-Andréa Piana

Souffrant de la goutte, François Le Poulchre de La Motte-Messemé, un filleul de François I^{er} et de Marguerite de Navarre, écrivit, loin de la cour, son *Passe-temps*, publié en 1595, puis réédité et augmenté d'un second livre inachevé et posthume en 1597¹. Archer dès l'âge de douze ans, il fut soldat puis capitaine durant les guerres civiles qui agitèrent la seconde moitié du xvi^e siècle : une expérience relatée dans ce récit, comme dans sa première œuvre en vers, *Les Sept Livres des Honnestes Loirs*, qui parut en 1587. Dans *Le Passe-temps*, une œuvre bigarrée² proche du prosimètre, du recueil de nouvelles, des essais et des mémoires, Le Poulchre mêle souvenirs personnels et exemples antiques, considérations morales et anecdotes. Divers événements, accumulés en une esthétique de la *varietas*, se trouvent reliés afin de proposer une leçon morale, mais aussi « politique ». De fait, François Le Poulchre, catholique modéré et proche du parti des « politiques³ », adopte fréquemment à travers son écriture un rôle de conseiller, qu'il sait illusoire. Malgré la volonté de divertissement que le « passe-temps » laisserait entendre, son œuvre multiplie les visions de corps souffrants : celui de l'auteur lui-même, ceux des victimes des guerres civiles ou ceux des condamnés à des exécutions qu'il juge trop cruelles. La représentation du corps souffrant de l'auteur participe en outre d'une posture littéraire, en écho à la gravelle dont souffrait Montaigne. Ce serait en revenant des bains de Plombières (où séjourna l'auteur des *Essais*) que le projet de son œuvre serait né, comme il le précise dans la préface de l'édition de 1595⁴. Cette situation entre aussi en résonance avec le prologue de *L'Heptaméron* de Marguerite

¹ L'édition de Brigitte Lourde (2008), à laquelle renvoient nos citations, s'appuie sur l'édition de 1597.

² Nous empruntons le terme d'œuvre « bigarrée » aux travaux de Gabriel-André Pérouse qui regroupe certains recueils de la fin du xvi^e siècle, les œuvres de Du Fail, Cholières et Bouchet, sous le nom de « discours bigarrés ». Ceux-ci se caractérisent par l'effacement de la distinction entre les contes et le cadre, par l'accumulation de propos et de récits. Pérouse consacre au *Passe-temps* de Le Poulchre le chapitre xx de son ouvrage *Nouvelles françaises du xvi^e siècle* (1977). Nous renvoyons également au numéro des *Cahiers V. L. Saulnier* consacré aux « contes et discours bigarrés » (2011).

³ « [Le Poulchre] semble en effet sympathiser plutôt avec les "politiques" », précise Gabriel-André Pérouse (1977, p. 461). Sur les « politiques », voir notamment Arlette Jouanna ([1996] 2016, p. 527-528).

de Navarre⁵. Ces deux modèles témoignent d'une « bigarrure » littéraire qui semble particulièrement liée aux images de la souffrance.

Visions de corps souffrants parmi les troubles politiques de la fin du XVI^e siècle

La variété qui caractérise l'écriture en « ondoyment » de Le Poulchre (2008, p. 187) offre, par le plaisir de la variation, une tentative de divertissement, de « passe-temps » en une période troublée, mais aussi un moyen d'exprimer le désordre du temps, de souligner la souffrance commune par la multiplicité des récits et des expériences. *Le Passe-temps* propose, brièvement, quelques images de la guerre centrées sur le motif du sang, qu'il s'agisse de la « tant sanglante et debatue bataille de Dreux » (p. 64) ou de l'exemple d'« un homme de bien, [...] servant utilement à son pays, dans le sang jusques aux genoux, et ayant de l'eau et du pain bis pour ses delices » (p. 97). La condamnation des guerres de religion, mise en relief par un recours aux vers, présente de même une généralisation des lieux ensanglantés, la mention de la « cruauté » amenant étymologiquement celle du « sang » :

[...] sous le pretexte de Religion, nous n'avons pardonné à aucune espee de meffait qui soit au monde, la rendant ministre de nos impietez.
*L'on a dessous les pieds saboulé la justice,
Au mespris de ses lois fait tant de malefice,
Fait tant de cruauté qu'il n'a resté que peu
De lieux qui n'ait passé au sac, au sang, au feu [...]* (p. 84).

L'évocation des guerres civiles, survenant tout au long du *Passe-temps*, témoigne de cette omniprésence du sang et de la souffrance : il ne reste « que peu / De lieux » dans le texte même « qui n'ait passé au sac, au sang, au feu ». La souffrance et la cruauté acquièrent alors une dimension collective et ces vers expriment un blâme dans lequel l'auteur s'inclut⁶. « Ceste malheureuse guerre nourrie aux entrailles de nostre France, nous a tant fait voir de tels desordres, que les vestiges de ceux qui irreligieusement y ont mis leurs mains y paroissant assez, je m'en tairé [...] » (p. 84-85), écrit ensuite Le Poulchre, revenant à la prose. Le corps souffrant est aussi

⁴ « Je vous veux faire part des miennes [actions], et vous dire qu'à mon retour des bains de Plombières en Voge [...] estant en ma litiere, à cause de mon indisposition, n'estant interrompu de mes gens, ny diverty autant qu'il me plaisoit : Je me mis à discourir si avant sur la condition de l'homme [...].]Je me mis à mon premier sejour à mettre par escrit tout ce que ma mémoire, qui n'est magasin capable de grande munition, me peut fournir de reserve de ce que j'avois autresfois ou leu, ou entendu des bons livres. » (Le Poulchre, [1595], 2008, p. 234-235). La préface de 1595 figure en annexe de l'édition de Brigitte Lourde.

⁵ « On note ici, à l'évidence, un "signe", un rappel de l'*Heptaméron* et des *Comptes du Monde aventureux*, dont les liminaires offraient aussi cette circonstance – caractéristique ! – d'une cure thermale. » (Pérouse, 1977, p. 455).

⁶ Marie-Clarté Lagrée (2007, p. 51) relie à cette idée le poème qui clôt le premier livre du *Passe-temps*.

le corps politique de la France, l'image topique des « entrailles » paraissant remotivée ici. Le rappel, plus tôt dans le texte, de la fable des membres et du corps, dont « Menenius Agrippa [...] se servit fort à propos » (p. 71), prépare d'ailleurs la métaphore du corps politique.

Aux maux de la guerre s'ajoutent ceux de la « géhenne ». Dans cette œuvre posthume, les corps souffrants sont bien souvent des corps agonisants, dont ceux des suppliciés. L'humaniste auteur, qui « n'ayme point à [s]e trouver aux executions » (p. 209) et ne « veu[t] pas applaudir » (p. 206) ces spectacles sordides, s'insurge contre la violence des châtements⁷ qu'il énumère :

Tirez à quatre chevaux vostre criminel, tenaillez le, coupez luy une main, rompez le sur une roue, tout cela ne luy sert de rien pour son amandement, et ce pendant vous qui vous dites Chrestien, vous perdez possible son Ame par la rage et le desespoir du mal que vous luy faictes souffrir, là où vous devriés tendre à la luy envoyer nette devant celui qui le rejugera et vous avec.

Si c'est pour donner terreur et exemple à ceux qui assistent à l'execution, l'on voit par ce qui en arrive tous les jours le peu de prouffit que l'on en tire. (p. 208)

La leçon morale s'accompagne de considérations pratiques qui s'appuient sur un appel à l'expérience, élément essentiel de l'écriture de Le Poulchre : il renvoie ici à ce que « l'on voit [...] tous les jours », incluant ses lecteurs dans une expérience commune ; de même, tout au long de son œuvre, il témoigne de ce qu'il a vu. Le registre épидictique, prenant directement à partie les ordonnateurs des exécutions (« vous qui vous dites Chrestien »), relie le thème des châtements à celui des guerres civiles. L'évocation de celles-ci – aussitôt après que Le Poulchre a annoncé sa volonté de « [s]'en tair[e] » – est suivie d'une généralisation sur la culpabilité reposant sur les images de la « gehenne » et de l'exécution :

Je ne veux donc pas rien reprocher à gens plus dignes de pitié que de punition autre que le souvenir de leurs meffets.

Le vice a cela qu'il n'est pas si tost né, qu'il n'ait son juge, ses tesmoins son bourreau et son gibet à sa suite.

Sa gehenne luy est présentée autant de fois et de jour et de nuit qu'il se resouvient de son peché. (p. 85)

Spectateur réticent des exécutions ou témoin direct des guerres civiles auxquelles il a participé, Le Poulchre souffre lui aussi : « pour moy je ne sçaurois supporter de telz assaultz sans en faire demonstration, quand la violence de ma goutte me tient, où faire de beaux vœux, prier Dieu, et me soulagent me semble⁸ » (p. 173). Cette description ne participe pas seulement d'une image d'écrivain souffrant en écho à

⁷ La condamnation de la torture est le premier élément que Léo Mouton (1931, p. 282) relève lorsqu'il énumère les idées de Le Poulchre : « Il nous a semblé digne de remarque de voir préconiser à cette époque par un fidèle défenseur du trône et de l'autel la suppression de la torture, le divorce, la communauté des biens, la suppression des duels, le pacifisme, la diffusion de l'instruction et la lutte contre la superstition ».

Montaigne : la goutte lui permet de joindre son expérience personnelle à la douleur collective. Il rapporte la fable de la Goutte et de l'Araignée⁹ (p. 173-174) qui présente la première comme une caractéristique nobiliaire, ce qu'il nuance en précisant que le mal est plus répandu :

Je ne suis des grans, j'en recognois aussi de moindres que moy qui en sont travaillez, mais tant y a que ceste cruelle beste que je tiens animée par l'experience que j'en ay, me vient visiter deux ou trois fois l'an, si serré, qu'alors que mes grandes douleurs me tiennent, je pardonnerois ma mort à qui me l'avanceroit aussi librement que je suis aise d'estre resté en vie quand leur violence a passé, quoy qu'elle me laisse bras et jambes si debiles, que leurs fonctions sont si foibles, que je suis contraint de garder le logis en ce temps si calamiteux de guerres qu'il n'y a homme de bien qui ne se doive sacrifier soy-mesme volontairement à la fortune pour le salut commun de son pais. (p. 174)

Une fois encore, le texte repose sur l'« expérience », l'autorité qui permet à Le Poulchre d'écrire. Son corps souffrant, décrit avec précision ici, le tient à l'écart des troubles qui, en 1597, perdurent. Paradoxalement, le souvenir des guerres civiles qu'il abhorre est alors un moyen de retrouver le corps vaillant de sa jeunesse.

Pour autant, s'il ne peut jouer directement un rôle politique, l'écriture lui permet d'estomper la distance et de se présenter en conseiller du roi, conseiller « politique », y compris selon le sens que recouvrait ce terme lors des guerres civiles.

Le Poulchre, conseiller « politique » face à la souffrance

Bien qu'il ait combattu aux côtés du futur Henri III (auquel il a dédié ses *Honnestes Loïsirs*), Le Poulchre fut un proche de François d'Anjou et des « politiques ». Son texte témoigne de son désaveu de la guerre civile et, semble-t-il, manifeste sa volonté de dépasser les dissensions religieuses. Il s'enthousiasme des hauts faits guerriers, y compris ceux des huguenots dont il loue la valeur : l'amiral de Coligny est « un des bons Capitaines que nous ayons veu en noz jours » (p. 124) et Condé est un « Prince autant valeureux qu'il se peult » (p. 64), « un des plus valeureux

⁸ Évelyne Berriot-Salvadore (1996, p. 158-159) commente ainsi cette remarque de Le Poulchre : « L'expérience de la douleur et l'approche de la mort ont appris aussi à François Le Poulchre les limites du stoïcisme [...]. Plutôt que de se bander contre la douleur, Le Poulchre semble alors dialoguer avec elle, pour mieux s'en moquer lorsque la crise s'apaise : son aveu n'est-il pas suivi d'un poème en forme de fable plaisante sur "la goutte et l'araignée" ? Si la vraie force est de se maîtriser et de se contenir en soi-même par le jugement de la raison, il est vain de se faire plus fort que l'on est ; la vertu même ne doit pas être si amère et aigre qu'elle ressemble à la passion de la haine. »

⁹ Fable que nous trouvons chez Pétrarque, Nicolas Gerbel ou encore Noël du Fail (voir Le Poulchre (2008), note 31, p. 173).

Prince qu'[il ait] jamais cogneu [...] » (p. 124). Malgré sa défaite, la charge de Condé à Jarnac paraît à Le Poulchre être un modèle militaire :

Quand ce genereux Prince de Condé qui feist une charge à la bataille de Jarnac où il meist en route mil ou douze cent chevaux de nostre avantgarde : estoit il en hots? non de certain, non plus que ceux que j'ay veu emporter la victoire à Moncontour qui combattoient en foule. (p. 149)

L'expérience de l'auteur lui permet de conseiller le roi au sujet des stratégies militaires à suivre, des armes à utiliser, à travers des souvenirs qui, dans le même temps, sont l'occasion d'exprimer une pessimiste vision du passage du temps et du déclin du corps. L'éloge des valeureuses victimes des guerres civiles, Condé et Coligny, reposant certes sur une éthique nobiliaire, reflète le discours « politique » de Le Poulchre. Sans directement exprimer d'opinion sur l'assassinat de Condé après sa reddition à Jarnac, il rapporte sa mort selon le point de vue de l'armée protestante et principalement de Coligny :

Après la bataille de Jarnac, l'Admiral de Chastillon, voyant les siens estonnez du bateau pour la perte d'icelle et principalement d'un Prince duquel outre la valeur qu'il avoit, le nom pour la dignité du sang dont il estoit, servoit d'abry et de couverture à sa suite [...] courut incontinent par les Villes proches de là qui tenoient son party pour les asseurer [...]. (p. 228)

Les variations de l'écriture établissent des effets de contraste entre le dit et le non-dit : Le Poulchre décrit l'aubépine fleurissant au cimetière des Innocents le lendemain de la Saint-Barthélemy, mais pas la nuit elle-même. Cependant, il réfute le « miracle » et dénonce, au détour d'une phrase, le « massacre » perpétré :

L'espine [...] dans le cymetiere de S. Innocent à Paris le lendemain du massacre de la S. Barthelemy, sert bien aux entremetteurs d'iceluy à faire croire au peuple, qu'il avoit esté bien agreable à Dieu, par ce tesmoignage visible, mais si espineux à ceux qui avoyent bon nez qu'ils en sentirent incontinent la pointe pour juger sainement des circonstances du miracle advenu. (p. 198)

Plus explicitement, lorsqu'il évoque la création par Henri III de l'Ordre du Saint-Esprit, il fustige l'ingratitude des puissants à travers l'exemple de l'« homme de bien [...] dans le sang jusques aux genoux » et qui « se voit payé d'un Ingratitude, ce pendant qu'un nouveau venu reçoit sa recompense et triomphe indignement de sa Fortune » (p. 97). Il songe peut-être ici à un cas précis, mais l'anonymat du personnage lui permet de généraliser la situation.

Face à la souffrance, Le Poulchre ne s'indigne pas seulement. Il propose une leçon politique et morale à suivre, valable présentement pour Henri IV, mais aussi universellement : le refus de la violence.

[...] Alexandre le grand, quand il eut fait gehenner, et puis executer à mort Philotas qui estoit l'un de ses mignons, il envoya diligemment tuer Parmenion son père qui commandoit à une armée pour son service en Medie premier qu'il en fust adverty. Si de cest exemple et autres qui l'ont ensuyvy, l'on peut tirer une consequence et loy d'en faire de mesme, soit, mais l'experience qui aux choses humaines est un suffisant maistre d'escolle, m'ayant appris par veue de ma cognoissance que pour en avoir ainsi fait, l'on n'en a pas amendé sa condition, je conseilleray tousjours le chef d'un estat, de tenter tous autres moyens, premier que se servir de ce remede là.

Qui combien qu'il semblast juste en l'Assassinat de Cesar, si est-ce que sa mort apporta par mille cruautéz, plus de dommage à sa ville ; que n'eust sceu y faire de desordre, l'empietement indeu de sa seigneurie par luy. (p. 83)

Les deux contre-exempla antiques, l'attitude d'Alexandre le Grand et l'assassinat de Jules César, participent de cette universalisation du propos et de la généralisation de la guerre civile. Ils reflètent aussi la difficulté du jugement qui rend nécessaire la clairvoyance, une mauvaise leçon risquant d'être déduite : « Si de cest exemple et autres qui l'ont ensuyvy, l'on peut tirer une consequence [...] » ; « combien qu'il semblast juste [...] ». Entre les deux exemples, l'auteur se place en conseiller constant – « je conseilleray tousjours » – et lucide – « m'ayant appris par veue de ma cognoissance ». Il peut appliquer les leçons de l'« experience ». Comme son texte bigarré relie le présent et l'Antiquité, l'expérience autorise une convergence entre le particulier, dont témoigne la récurrence de la première personne du singulier, et le général : « choses humaines [...] », « le chef d'un estat ». La *varietas* thématique et formelle de l'œuvre confère de l'autorité à sa leçon, mais c'est ici l'expérience vécue qui prévaut sur l'expérience historique ou livresque.

Une fois encore, aux corps souffrants lors des guerres s'ajoutent les corps suppliciés, à travers l'exemple de Philotas « gehenn[é] ». Lorsqu'il décrit les tortures précédant les exécutions, Le Poulchre propose la vision idéale d'une « republique bien ordonnée » où elles seraient inutiles :

Or comme je n'ayme point à me trouver aux executions que l'on fait : autant me deplaist-il quasi d'en parler, et voudrois que l'on n'eust jamais besoin d'en faire, ce qui arriveroit ès republiques bien ordonnées si l'on craignoit le jugement de Dieu que l'on suivist le chemin de
La Vertu [...]. (p. 209)

Le retour à la ligne au cours d'une même phrase – effet fréquent qui peut apparaître comme une trace des ambitions poétiques de l'auteur¹⁰ – permet de mettre en évidence la « Vertu ». Le Poulchre, se présentant une fois encore en conseiller politique, propose une autre manière d'envisager les exécutions :

¹⁰ Voir l'introduction de Brigitte Lourde (2008, p. 53).

Celui qui fait la loy pour punir, doit avoir esgard à l'humaine possibilité des hommes, s'il en veut chastier peu avec exemple prouffitable, et non pas beaucoup, sans utilité quelconque.

Je voudrois que l'on feist mille outrage au Cadaver selon l'enormité du meffet, mais tandis qu'il est animé luy oster la vie que tout simplement, cela sent son Chrestien à gros grain, à pleine la bouche : toutesfois puisqu'il se faict, ne plus ne moins que je n'y veux pas applaudir, aussi n'en escry-je pas mon avis pour esperance qu'il y soit suivy. (p. 206)

L'usage insistant de métaphores lexicalisées et familières – « à gros grain, à pleine la bouche » – traduit dans le texte la simplicité souhaitée de l'exécution. Dans le même temps une réflexion sur l'écriture est ainsi mise en place : ce passage relativise les précédentes images de Le Poulchre en conseiller ; celui-ci donne son avis en précisant cette fois qu'il n'a pas espoir d'être écouté¹¹. Certes, il ne s'est jamais attendu à ce que ses conseils soient suivis. Mais sa désillusion paraît s'accroître¹². La réflexion sur l'écriture amène un nouveau rapprochement entre les sujets abordés : il lui « deplaist [...] quasi d[e] parler » des exécutions (p. 209) comme il souhaite se « tair[e] » après avoir décrit les guerres civiles (p. 85). Ainsi, Le Poulchre ne cesse d'évoquer ce dont il ne veut pourtant pas parler : la souffrance présentée comme thème omniprésent et involontaire du *Passe-temps*.

« Nous n'avons icy que du mal tout pur » (p. 167) : continuité des infortunes humaines

Le désordre apparent et revendiqué de l'œuvre, ainsi que l'accumulation des anecdotes permettent de lier guerre, goutte et géhenne, ou plutôt c'est la représentation des corps souffrants qui confère au texte « bigarré » son unité¹³. La noyade accidentelle d'un ami, « [u]n gentilhomme [s]on voysin nommé le sieur d'Orsonville », tombé dans l'étang de la demeure de Le Poulchre (p. 217-219), est comparée à une autre noyade survenue lors des guerres civiles¹⁴ (p. 220-221). L'eau,

¹¹ Il s'agit une fois encore pour lui d'écrire pour occuper « honnêtement » ses « loisirs », selon le titre de sa première œuvre. Ainsi que le souligne Gabriel-André Pérouse ([1981] 2008, p. 161), « ces mots d'"Honnestes loisirs" font référence non point aux événements rapportés (les batailles ne sont pas des "loisirs", même pour le capitaine Le Poulchre) mais à la situation de l'auteur au moment où il écrit : mémoire en train, plume en main, il occupe "honnêtement" ses "loisirs" ; titre qui donne prééminence et signification au cadre où s'engendre le texte [...] ».

¹² Ce dernier passage se trouve dans le second livre du *Passe-temps*.

¹³ Définissant l'œuvre de Le Poulchre comme des « miscellanées narratifs », Gabriel-André Pérouse précise : « son livre, en prose, va être une collection de propos [...] ; propos non dialogués, mais "accrédités" par l'intervention de sa propre personnalité, partout présente pour prendre à partie son lecteur ; propos ordonnés, enfin, à un but moral, qui est de distraire tout en faisant réfléchir sur l'actualité et la vie quotidienne » (1977, p. 454-455).

cruelle dans ces deux cas, apporte pourtant à l'auteur un réconfort à sa douleur : « Mais après avoir tant donné de maledictions à cet Element, si faut il que je le remercie de l'alegement qu'il me donne en mes douleurs de goutte [...] » (p. 220). L'ambivalence de l'eau, causant et remédiant à la souffrance, accompagne la tension entre la douleur de la goutte et celle de la guerre, à la fois liées par leur résultat et opposées par son expérience.

De même, le thème des châtiments actuels, par un détour vers l'Antiquité et le taureau de Phalaris¹⁵, amène Le Poulchre à considérer que les « inventeurs des supplices y so[nt] eux mesmes puniz » (p. 208). Il évoque de nouveau les guerres civiles en mentionnant un groupe de Ligueurs, la « compagnie des Seize¹⁶ » :

Perillus qui avoit esté inventeur de ce taureau où l'on faisoit griller les patients, en en demandant salaire à Phalaris, le receut condigne à son merite : car il le feist mourir dedans [...]. Enguerrant de Marigny qui avoit faict faire le gibet de Paris y fut luy mesme pendu quoy que l'histoire raporte que ce fut injustement, et il n'y a que trois jours que l'executeur des passions de ceste magistrale Tyrannique compagnie des seze a perdu justement la vie par un mesme cordeau qu'il avoit accoustumé de l'oster à ceux que l'on luy mettoit en main. (p. 208-209)

La digression antique revient progressivement au présent avec l'exemple intermédiaire d'Enguerrand de Marigny qui, par la nuance « quoy que l'histoire raporte que ce fut injustement », s'inscrit moins que les autres exemples dans la démonstration et s'oppose aux jugements portés sur les autres cas : « condigne » et « justement ». Le contexte des guerres civiles influence une fois de plus l'écriture elle-même, par la proximité du déictique temporel « il n'y a que trois jours », déjà présent lors d'une précédente évocation des Seize qui succédait aussi à une référence à Phalaris :

[...] quelle difference y trouverrons nous de ce Consul [Junius Brutus qui fit exécuter ses fils], à un Phalaris Tyran Agrigentin, à un Denis de Syracuse ? ou à celui qui s'estant logé il n'y a que trois jours dans la meilleure place de nostre Ville capitale, mettoit la main sur les premiers hommes et les plus gens de bien d'icelle, tantost pour les emprisonner, tantost pour les faire mourir. (p. 179)

La répétition de certains exemples parmi la variété des anecdotes accentue leur comparaison ; les guerres civiles du xvi^e siècle trouvent un écho dans les guerres et souffrances de l'Antiquité¹⁷. Conteur, Le Poulchre ne rapporte pas que des « nouvelles » ; il mêle incessamment présent et passé¹⁸. Des expressions sont elles

¹⁴ « Or ce malheur avint à ce gentilhomme un Dimanche deuxiesme de Juillet 1595. environ les trois heures après Midy, et il me souvient qu'un Dimanche vingt quatriesme Juillet 1569. l'Admiral de Chastillon ayant paru devant Poitiers sur le midy [...] un cheval bronchant tomba dans l'Eau noyant son maistre [...] » (Le Poulchre [1595-1597] 2008, p. 220-221).

¹⁵ « [...] tant de tragiques tourmens me fait souvenir du taureau d'Airain de Phalaris » (*ibid.*, p. 208).

¹⁶ Sur l'opposition entre les Seize et les Politiques, voir Arlette Jouanna ([1996] 2016, p. 601-618).

aussi répétées, liant les diverses temporalités réunies dans *Le Passe-temps*. Le « sac, le sang et le feu » qui ravagent la France des guerres civiles (p. 84) constituent le spectacle auquel assiste « Stilpon le Megarien [...] voyant le sac et le feu dans sa ville [...] » (p. 213).

Alors que Le Poulchre, à la manière de Montaigne, revendique le désordre de son écriture¹⁹, la représentation politique des corps souffrants témoigne de la construction sous-jacente de son texte. Le second livre du *Passe-temps* débute par l'énumération de cas de suicides antiques (p. 167-172) et fait écho au poème final du premier livre, intitulé « Qu'il n'y a que les meschans qui doyvent craindre la mort, comme à eux seuls aussi estant nuisible ». Cette continuité entre les deux livres est accrue par la reprise d'un même exemple, celui des tourments de Marcus Brutus :

*Ainsi tous ceux qui ont fait quelque cas enorme
Afin de se venger en une ou autre forme,
Ont eu des visions jusques à un Brutus
Qui après qu'il eut mis ses mains injustes sus
Le premier des Cesars vit la nuict dans sa tante
Un Dæmon le venir de façon arrogante
Defier au combat jusqu'à luy desiner
Quasi jour mais le lieu au vray luy assigner.* (Extrait du poème final du premier livre, p. 162)

Puis, au début du second livre :

[...] il [Brutus] avoit les furies d'enfer vengeresses du sang de son incognu père, par luy inhumainement respandu, qui ne luy donnant aucun repos, jusques à le travailler la nuict par fantosmes, le stimuloient sans cesse de se deffaire (comm'il fait) pour avoir par un enorme parricide esteint la lumiere de Rome, Cæsar. (p. 169)

À la différence des *Essais*, la division de l'œuvre en deux livres constitue la seule rupture dans un texte où toutes les histoires se mêlent. L'exemple de Brutus atténue la disjonction, proposant à la place une continuité qui révèle l'ambiguïté de la bigarrure littéraire : la variation constante produit une discontinuité du texte en même temps qu'un enchaînement des idées. La généralisation de la souffrance

¹⁷ Ces exemples sont fréquemment empruntés à Plutarque, parfois par l'intermédiaire de Montaigne. Sur l'influence de Plutarque au xvie siècle, nous renvoyons aux travaux de Robert Aulotte (1965) et plus spécifiquement sur l'œuvre de Le Poulchre à l'article de Bérengère Basset (2016).

¹⁸ Sur la dimension narrative du *Passe-temps* et son lien avec les recueils de nouvelles, voir Gabriel-André Pérouse ([1981], 2008, p. 162).

¹⁹ « [...] pour continuer l'extravagance, et ondoyement de mes discours, enclavez à ma mode, et suyvis par chaynes imperceptibles, à la descharge de mon esprit par le rapport de ses fantasques conceptions [...] » (*ibid.*, p. 187) ; « je ne m'attache à pas une [matière] et parle de chacune sans dessein indifferemment selon qu'elle se presente » (p. 202). L'adjectif « fantasque » fait écho à l'essai « De l'oisiveté » (I, 8) : l'esprit de Montaigne « enfante tant de chimères et monstres fantasques les uns sur les autres, sans ordre, et sans propos » ([1580] 2009, t. I, p. 154).

mise en évidence par la bigarrure de l'œuvre en fait une caractéristique inhérente de l'humanité, dès la leçon morale qui ouvre le texte en rappelant le caractère éphémère de la santé et de la « force du corps²⁰ » (p. 60). Outre la répétition de certains cas, des exemples divers, multipliés, se rejoignent²¹ pour former une représentation pessimiste de la vie humaine, se résumant à un corps souffrant :

*[...] mais confessons cela
Que nos maux sont tous purs, comme des frenезies.
Des creintes, des courroux, des regrets, jalouzies,
Des fievres, des douleurs, de goutte ou de calcul,
Et autres infinis et de biens parfaits nul,
Pendant que prisonniers des ceste vie sommes
Il n'est rien malheureux comme nous autres hommes [...].* (p. 163-164)

Il s'agit là de la leçon du premier livre – mais aussi d'une expérience commune –, résumée au début du second :

[...] nous cognoissons par le præcedent discours, et jugeons par nostre propre sentiment, que nous n'avons icy que du mal tout pur, et que nous ne pouvons gouter rien de parfaitement bon en ceste vie passagere, et penible [...]. (p. 167).

La guerre ne serait alors qu'une cause parmi d'autres de la souffrance omniprésente. L'accumulation d'exemples dans ce texte bigarré trouve une autre justification ; si elle permet de dresser ce tableau perpétuel des corps souffrants, elle accompagne en même temps un éloge du savoir présenté comme seule qualité immuable en un corps fragile : « Qu'ainsi donc le sçavoir, est la seule qualité divine immortelle en l'homme » (p. 60).



Ainsi, dénonçant la guerre et les châtiments, deux formes politiques de la souffrance, François Le Poulchre de La Motte-Messemé, lui-même souffrant, se place en moraliste et en conseiller politique, mais aussi en conteur qui emprunte indistinctement ses récits à l'actualité et à l'Antiquité. Émaillant son texte, les images de la douleur paraissent révéler les « chaynes imperceptibles » (p. 187) de son écriture, de manière ambiguë pour une œuvre qui se présente comme un « passe-

²⁰ « Si [l'homme "se veut prevaloir"] de la santé, c'est chose precieuse, mais qui se change facilement. / Si de la force du corps, c'est chose bien souhaitable, mais aisée à perdre, ou par maladie, ou par vieillesse, et au bout rien au prix des Elephans et des Bœufs. » (Le Poulchre, [1595-1597] 2008, p. 60).

²¹ À la fin du premier livre, à l'exemple de Brutus s'ajoute notamment celui des souffrances d'Apollodore : « *ceux là dont le songe / Quand ils veulent dormir violemment les ronge / De perturbations propres à leur esprit : / Comme Appollodorus qui songea une nuit / Que l'avoit écorché cruellement un Scithe / Et que mis à bouillir dedans une marmite / Son cueur qui murmuroit luy disoit fierement [...]* » (p. 162-163). Ce récit est déjà présent chez Montaigne, qui l'emprunte à Plutarque : « Apollodorus songeait qu'il se voyait écorcher par les Scythes, et puis bouillir dedans une marmite, et que son cœur murmurait en disant, je te suis cause de tous ces maux » (« De la conscience », II, 5, [1580] 2009, t. II, p. 60).

temps ». De fait, la bigarrure littéraire reflète une tension entre le corps souffrant du texte et la recherche d'un remède aux troubles par une plaisante variété. Entre le recueil de nouvelles et les essais, eux-mêmes deux genres particulièrement liés à l'actualité, *Le Passe-temps* amène à considérer les « discours bigarrés » dans le contexte des guerres civiles de la fin du xvi^e siècle qui semble particulièrement influencer sur eux.

BIBLIOGRAPHIE

Aulotte Robert, *Amyot et Plutarque. La tradition des moralia au xvi^e siècle*, Genève, Droz, coll. « Travaux d'Humanisme et Renaissance », 1965.

Basset Bérengère, « Lire Plutarque à la Renaissance, un passe-temps vertueux. *Exempla* et anecdotes dans *Le Passe-temps* de François Le Poulchre », dans Pascale Chiron et Lidia Radi (dir.), *Valeur des lettres à la Renaissance. Débats et réflexions sur la vertu de la littérature*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 109-130.

Berriot-Salvadore Évelyne, « François Le Poulchre et Marie Le Gendre, lecteurs de Montaigne », dans Claude-Gilbert Dubois (dir.), *Montaigne et Henri IV, Actes du colloque international, Bordeaux et Pau, 1995*, Biarritz, J. et D. éditions, 1996, p. 151-163.

Contes et discours bigarrés, Cahiers V. L. Saulnier, n° 28, Paris, Centre V. L. Saulnier, PU Paris-Sorbonne, 2011.

Jouanna Arlette, *La France du xvi^e siècle 1483-1598* (1996), Paris, PUF, coll. « Quadrige manuels », 2016.

Lagrée Marie-Clarté, « Les avatars du discours sur soi : l'exemple de François Le Poulchre (ca. 1546-1597) », dans Bruno Tribout et Ruth Whelan (dir.), *Narrating the Self in Early Modern Europe*, Berne, Peter Lang, 2007, p. 41-52.

Le Poulchre de La Motte-Messemé François, *Le Passe-temps* (1595, 1597), édition établie par Brigitte Lourde, Paris, Honoré Champion, 2008.

Montaigne Michel (de), *Essais* (1580), éd. Emmanuel Naya, Delphine Reguig et Alexandre Tarrête, 3 t., Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2009.

Mouton Léo, « Le capitaine François Le Poulchre de la Motte-Messemé », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 2, 1931, p. 262-282.

Pérouse Gabriel-André, « De Montaigne à Boccace et de Boccace à Montaigne. Contribution à l'étude de la naissance de l'*essai* », dans Lionello Sozzi (dir.), *La Nouvelle française à la Renaissance*, Genève/Paris, Slatkine, 1981, p. 13-40. Article repris dans Gabriel-André Pérouse, *En filigrane des Essais*, Paris, Honoré Champion, 2008, p. 149-188.

Pérouse Gabriel-André, *Nouvelles françaises du XVI^e siècle. Images de la vie du temps*, Genève, Droz, coll. « Travaux d'humanisme et Renaissance », 1977.

PLAN

- Visions de corps souffrants parmi les troubles politiques de la fin du XVI^e siècle
- Le Poulchre, conseiller « politique » face à la souffrance
- « Nous n'avons icy que du mal tout pur » (p. 167) : continuité des infortunes humaines

AUTEUR

Lou-Andréa Piana

[Voir ses autres contributions](#)

Aix-Marseille Université, CIELAM ; lou-andrea.piana@etu.univ-amu.fr